

Laurent Mauvignier : Le politique et le romancier

Albert Camus écrit dans ses *Carnets* (1945-48) qu'il « aime mieux les hommes engagés que les littératures engagées. Du courage dans sa vie et du talent dans ses œuvres, ce n'est déjà pas si mal, » conclut-il.

On ne saurait mieux dire.

D'abord, il y a cette appellation d'*écrivain* qui réunit, sous sa dénomination fourre-tout, ceux qui écrivent avec un souci du comment cela s'écrit. Poètes, romanciers, essayistes, journalistes, autant d'hommes et de femmes auxquels on attribuera l'adjectif *écrivain* sans se soucier de ce qui fait différence entre les pratiques.

En France, depuis le siècle des Lumières, l'écrivain, c'est la figure de l'intellectuel engagé, sous-entendu : engagé politiquement. L'écrivain est celui qui doit corriger le tir de ceux qui nous gouvernent. L'écriture est d'abord une arme de dénonciation et un véhicule à communiquer l'indignation.

Mais il y a des gens dont l'art refuse de s'enfermer dans l'expression d'une opinion ou d'un combat, fut-il juste. Il y a des artistes dont toute la vie est une sorte d'engagement à contretemps : je pense à Pierre Bonnard peignant sa femme sans que le vieillissement de celle-ci ni le tumulte du siècle n'interfèrent jamais dans son œuvre. Et pourtant, qui osera prétendre que cet homme-là

ne s'est pas engagé ? Même si c'est exclusivement dans son œuvre ?

C'est que faire acte de liberté, peindre pendant que le monde s'écroule, est une indifférence souveraine, scandaleuse et magnifique, où se réalise l'émancipation à laquelle aspirent bon nombre d'écrivains à messages, eux qui, comme leurs œuvres, pâtissent d'un *vouloir-dire* qui ne dépend que de ceux qui les écoutent. C'est certainement scandaleux. L'indifférence au monde est égoïste, impardonnable. Tout homme a sa part dans la commune histoire humaine, et vouloir s'en abstraire n'est pas bien vu. L'art n'est pas une activité hors du champ social, économique, politique. Mais je crois qu'un homme peignant encore après la fin du monde ferait beaucoup pour l'humanité et pour ce qu'il y a d'humain en elle, y compris – peut-être même surtout – si la tâche apparaissait inutile, obsolète, sans but ni d'autre raison qu'elle-même.

J'imagine bien comment on doit être un peu surpris que je puisse tenir pareils propos, moi dont le travail n'est pas sans dénonciation ni sans colère. Oui, mais ma colère contre le monde n'est pas un message, c'est un substrat. Ce qui me fait écrire, c'est comment la langue peut tenter parfois de tenir debout contre un mouvement, celui du monde, dans ce qui en lui veut nous faire abdiquer. Je n'ai pas de message. Ou plutôt si : écrire *est* le message. Dire que l'on veut dire, voilà le message. Voilà où pour moi le politique s'inscrit et se réalise : une voix tente le miracle d'exister dans un monde qui – par son inertie ou sa cruauté – veut imposer silence et non-être.

Ce qui est politique en art, c'est aussi ce qui donne à penser le monde. L'art, et la littérature en particulier, gagnent à oublier les bonnes intentions de l'auteur, qui sont souvent l'expression des lieux communs de son époque – la guerre est une mauvaise chose, la maladie et l'injustice aussi. Qu'il montre sans vouloir démontrer, et alors l'artiste fera plus que montrer.

L'écrivain doit faire penser, réfléchir, non pas en imposant son point de vue, mais en juxtaposant des faits, des images, des paroles et des situations, des paysages, dont l'ensemble n'imposera pas un sens, mais produira du sens. Si l'auteur n'a pas besoin d'être réaliste, il a besoin du réel. A charge pour lui de le transformer, de le métamorphoser. Métaphores, paraboles : les outils ne manquent pas. Et le premier d'entre eux est déjà un acte politique : c'est son écriture, qui est l'expression de sa singularité. L'énonciation porte le refus du non-être, ou, pour paraphraser Kafka, permet de « sortir du rang des assassins ». L'écriture est une affirmation qui ajoute l'inédit de sa matière à celle du monde.

Pendant les jeux olympiques de Pékin, on avait repeint, pour dissimuler la pollution et la pauvreté, tout ce qui allait être montré à la télévision ; peu importait que, juste à côté, le monde soit moribond, on ne le verrait pas, ça n'existerait pas. Choisir de montrer ou de ne pas montrer, c'est choisir de dire ou de taire. Ce qu'on ne montre pas n'existe pas. Montrer ce qui d'habitude est tu, des personnes dont on ne parle pas, des lieux qu'on refuse de voir, des situations qu'on préfère oublier : faire le choix de montrer, de dire, est une action politique. En littérature, il n'y a pas d'angles morts ni de non-lieux. La

réalité est cette masse opaque, sans hiérarchie, qu'étale la vie devant nous. La vision politique d'un artiste est le résultat de l'ensemble des choix qu'il opère. Les sujets naissent de là. Ils émergent comme des actes sensibles. Les « sujets » d'un livre sont les conséquences d'une esthétique à l'œuvre, et non l'inverse. Partie visible de l'iceberg, le sujet, hélas, occulte souvent l'art sans lequel il ne pourrait pas même prendre corps. Voilà pourquoi j'ai choisi de ne pas l'aborder ici.

Laurent Mauvignier: Der Romancier und die Politik

Engagierte Menschen seien ihm lieber als jede Art von engagierter Literatur, notiert Albert Camus in seinen *Carnets* (1945-48), und Courage im Leben und Talent im Schaffen zu beweisen, sei ja auch schon nicht übel...

Besser kann man es wohl kaum sagen.

Betrachten wir als Erstes doch einmal die Bezeichnung *Schriftsteller*. Sie ist ein Sammelbegriff für alle Schreibenden, denen das *Wie* ihres Schreibens wichtig ist. Ob Lyriker, Romanschriftsteller, Essayisten, Journalisten, ob Männer oder Frauen – sie alle werden als Schriftsteller bezeichnet, als seien ihre unterschiedlichen Verfahrensweisen unwichtig.

In Frankreich bezeichnet das Wort seit der Aufklärung den engagierten, das heißt, den politisch engagierten Intellektuellen. Er ist derjenige, der die Zielrichtung der uns Regierenden zu korrigieren hat. Damit wird das Schreiben in erster Linie zu einer Waffe, die etwas aufs Korn nimmt, und zu einem Transportmittel, um die Empörung unters Volk zu bringen.

Aber es gibt Menschen, deren Kunst sich dem Zwang, eine Meinung zu äußern oder Kampfgeist zu zeigen, nicht beugen will – selbst wenn der Kampf gerechtfertigt wäre. Es gibt Künstler, deren ganzes Leben eine Art unzeitgemäßes Engagement ist. Ich denke

dabei an Pierre Bonnard, der seine Frau malt, ohne dass deren Altern und der Tumult des Jahrhunderts je sein Schaffen beeinträchtigen. Und dennoch würde wohl kaum jemand die Behauptung wagen, dieser Mann habe sich nicht engagiert – wenn auch ausschließlich in seinem Werk.

Das Herausstreichen der persönlichen Freiheit – malen, während die Welt zusammenbricht – zeugt von einer geradezu hochmütigen, skandalösen und großartigen Gleichgültigkeit, in der sich aber genau jene Unabhängigkeit verwirklicht, nach der so viele Schriftsteller, die eine Botschaft vermitteln wollen, sich sehnen; sie selbst, wie auch ihre Werke, kranken an einem *Sagen-wollen*, das aber ausschließlich von denen abhängt, die ihnen Gehör zu schenken bereit sind. Das ist gewiss skandalös. Gleichgültigkeit der Welt gegenüber ist egoistisch, ist unverzeihlich. Jeder hat seinen Beitrag zur gemeinsamen Menschheitsgeschichte zu leisten, und sich dem entziehen zu wollen, gilt als unanständig. Künstlerisches Schaffen ist keine Tätigkeit außerhalb des sozialen, ökonomischen, politischen Terrains. Dennoch glaube ich, dass jemand, der auch nach dem Zusammenbruch der Welt unbeirrt weiter malt, viel für die Menschheit und das Menschliche in ihr leisten würde, auch wenn – wenn nicht gar vor allem – es den Anschein hat, sein Tun sei nutzlos, obsolet, weil es kein Ziel und keine andere Begründung habe als sich selbst.

Dass solche Worte aus meinem Munde verstörend wirken können, kann ich mir leicht vorstellen, zumal ich bei meiner Arbeit

nicht auf Anprangerung und Zorn verzichte. Das stimmt, aber mein gegen die Welt gerichteter Zorn ist keine Botschaft, sondern ein Substrat. Antrieb meines Schreibens ist die Frage, ob Sprache sich nicht vielleicht doch manchmal gegenüber einer Bewegung, der Bewegung der Welt, zu behaupten vermag, und zwar gerade dann, wenn man uns nötigen will, klein beizugeben. Ich habe keine Botschaft. Oder doch: Schreiben *ist* Botschaft. Sagen, dass man sagen will, das ist die Botschaft. Und damit begeben mich auf politisches Terrain und beziehe Stellung: Eine Stimme versucht, das Wunder zu vollbringen, ihre Existenzberechtigung in einer Welt, die – aufgrund eigener Schwäche oder Härte – Schweigen oder Nicht-sein verordnen will, zu behaupten.

Politisch in der Kunst ist aber auch, was zum Nachdenken über die Welt anregt. Kunst und Literatur im Besonderen können nur gewinnen, wenn die guten Absichten des Autors in Vergessenheit geraten, denn häufig sind sie nur der Abklatsch von Gemeinplätzen der Epoche – Krieg, Krankheit und auch Ungerechtigkeit kann niemand gutheißen. Zeigt er, ohne beweisen zu wollen, wird der Künstler mehr tun, als nur zu zeigen.

Der Schriftsteller soll zum Denken, zum Nachdenken anregen, nicht aber seinen Gesichtspunkt durchsetzen wollen; er stelle Fakten, Bilder, Worte und Situationen, Landschaften nebeneinander, die in ihrer Gesamtheit keinen Sinn aufzwingen, sondern Sinn erzeugen. Realistisch braucht er nicht zu sein, aber das Reale braucht er. Es ist an ihm, es umzuwandeln, eine Metamorphose vorzunehmen. An

Werkzeug dafür besteht kein Mangel: Metaphern, Parabeln etc. Und schon mit dem ersten, das er ergreift, vollzieht er einen politischen Akt: Er schreibt, und das *Wie* seines Schreibens ist Ausdruck seiner Singularität. Und dass er etwas aussagt, enthält bereits die Verweigerung des Nicht-seins oder, um Kafka zu paraphrasieren, lässt ihn heraustreten aus den Reihen der Mörder. Mit seinem Schreiben bekundet er, dass der Stoff der Welt durch neues, nämlich sein eigenes Material ergänzt werden kann.

Anlässlich der olympischen Spiele in Peking war alles, das vom Fernsehen gezeigt werden würde, frisch gestrichen worden, um Umweltverschmutzung und Armut zu übertünchen, ungeachtet der Tatsache, dass direkt nebenan das Elend herrschte; aber da man es nicht sehen würde, existierte es nicht. Die Entscheidung, zu zeigen oder nicht zu zeigen, ist gleichbedeutend mit der Entscheidung, etwas auszusprechen oder zu verschweigen. Was man nicht zeigt, existiert nicht. Aufzeigen, was für gewöhnlich verschwiegen wird, Menschen, über die man nicht spricht, Orte, die man nicht sehen will, Situationen, die man lieber vergisst: Sich zu entscheiden, etwas zu zeigen oder zur Sprache zu bringen, ist ein politischer Akt. In der Literatur gibt es keine toten Winkel, auch keine unzulässigen Themen. Die Realität ist diese nicht hierarchisierte, kompakte und schwer durchschaubare Masse, die das Leben vor uns ausbreitet. Das politische Weltbild eines Künstlers resultiert aus der Gesamtheit der von ihm getroffenen Entscheidungen. Daraus erwachsen ihm seine Themen. Sie gelangen an die Oberfläche wie etwas Heikles,

das man bisher lieber nicht anfasste. Die „Sujets“ eines Buches sind die Folgen einer werkimmanenten Ästhetik – und nicht umgekehrt. Als sichtbarer Teil des Eisbergs verdrängt das Sujet leider häufig die Kunst ins Dunkel, ohne die es doch nicht einmal Gestalt bekommen hätte. Das ist der Grund für meine Entscheidung, hier nicht weiter darauf einzugehen.

Aus dem Französischen Von Annette Lallemand